

Louise Portal

Michel Buruiana

Numéro 143, novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Buruiana, M. (1989). Louise Portal. *Séquences*, (143), 49–55.

LOUISE PORTAL



Photo Pierre Rausser

Louise Portal fait sa grande entrée au firmament du cinéma français, dans le film *Mes meilleurs amis*, de Jean-Marie Poiré. Les amours de Louise Portal avec l'Europe et la France datent depuis longtemps. En 1984, elle est allée représenter le Québec au Festival de Spa où elle reçut le prix de la Presse en éparpillant une rose sur la scène, tout de cuir habillée et en chantant «J'aime Janvier et Marilyn». La même année, elle tient un petit rôle dans *Les Fauves*, un film de Jean-Louis Daniel. Par la suite, elle chante à l'Olympia. Mais il y avait aussi les amours par procuration, ceux que son père lui légua. Celui-ci rêvait de s'acheter un château en France, ce qui ne s'est pas concrétisé. En échange, il avait acheté de magnifiques vitraux pour se construire une chapelle. Homme très porté vers la spiritualité, il était à la recherche de Dieu. Entré chez les Capucins dans sa jeunesse, il quitte l'ordre pour retourner à l'université faire ses études en médecine. Suite à un rêve où il allait épouser une femme dénommée Madeleine qui allait lui donner des jumelles, il se marie sur le tard, à 29 ans. Pendant 20 ans, il fut directeur médical de l'hôpital de Chicoutimi, menant en même temps une carrière d'écrivain qui allait se concrétiser par la publication de sept ou huit livres: des contes, des légendes, de la poésie, des romans. C'est dans une atmosphère empreinte de culture que naquit la fille de Madeleine et Marcel Lapointe (Portal), jumelle de Pauline. La voici, d'une beauté à faire frémir, Louise, au sommet de sa carrière, 40 ans plus tard.

Michel Buruiana

FILMOGRAPHIE

1971: La Vie rêvée
 1973: Les Deux Pieds dans la même bottine
 1974: Vie d'ange
 Les Beaux Dimanches
 1978: Mourir à tue-tête
 1978: Cordélia
 1981: Larose, Pierrot et la Luce
 1984: Les Fauves
 1986: Le Déclin de l'empire américain
 1986: Exit
 1987: Tinamer
 1988: Mes meilleurs copains

Séquences — Quels sont vos premiers contacts avec l'art?

Louise Portal — *Des livres de peinture. Des peintures de Botticelli et je me souviens de les avoir regardées en cachette, car c'était des femmes nues. Chez moi, c'était comme un musée, car mes parents collectionnaient les antiquités. Ils avaient beaucoup voyagé en Europe et ils rapportaient toujours des objets d'art. On a toujours vécu avec des oeuvres d'art.*

— Quel genre d'enfant étiez-vous?

— *J'étais un enfant enjouée, mais avec toute une vie intérieure, un jardin secret. Je me faisais des histoires, des pièces de théâtre. Je ne m'aimais pas beaucoup quand j'étais enfant. J'étais très fermée sur moi. C'est vraiment le théâtre qui m'a ouvert la porte. Jusqu'à 14 ans, j'étais assez sombre, souffrant d'insécurité. À 14-15 ans, lorsque j'ai commencé à faire du théâtre, ça été toute une découverte. Il faut dire que je n'étais pas bonne à l'école. J'étais trop rêveuse. Je n'avais pas des bonnes notes et on me mettait au rancart. Pour une enfant, c'est grave car tu as l'impression que tu ne vauds rien. J'aimais la composition française. Mon père m'encourageait, car il trouvait que j'avais du talent. Dès l'âge de 15 ans, je passais mes fins de semaine à faire du théâtre. C'était devenu ma passion.*

— Étiez-vous consciente que faire du théâtre vous rendrait heureuse?

— *À cette époque, non. Ça, tu le comprends plus tard. Je fais des choses par instinct sans nécessairement analyser ou comprendre. Je suis une fille d'instinct. Je suis mes passions, mes désirs, mes impulsions bien que je pense être intelligente. Je pense être une personne assez équilibrée aussi. J'ai une folie, mais c'est une folie créatrice. Et c'est souvent plus tard que je comprends pourquoi j'ai suivi telle voie ou tel chemin. Ça me fait comprendre plein de choses et c'est pourquoi j'aime écrire. J'écris de façon automatique et après je me relis. Je n'ai jamais eu besoin de suivre une thérapie. J'ai été dans des groupes spirituels, dans des communes. C'est l'amour qui m'a amenée au théâtre. J'avais lu un article sur un élève finissant du séminaire et ce qu'il avait écrit était tellement beau que je suis tombée amoureuse de lui. Je l'ai connu, un an plus tard. Comme j'étais déjà amoureuse, il n'était pas question qu'il me dise non. Il faisait du théâtre. J'ai commencé à faire du théâtre avec le Jeune Théâtre du Séminaire de Chicoutimi. Les événements se sont enchaînés. Ma génération à Chicoutimi, c'est Marie Tifo, Anne Masson, Ghislain Tremblay, Jean-Pierre Bergeron, Rémy Girard. J'ai fait du théâtre avec eux pendant 3 ans. C'était « ma » gang. Pierre Fortin, maintenant décédé, était metteur en scène.*

— Quand on commence à faire du théâtre, même au Séminaire de Chicoutimi, n'est-ce pas un peu pour se faire aimer?

— *C'est évident. Je fais ce métier pour me faire aimer. C'est mon besoin d'amour qui m'a amenée à ce métier.*

— Un manque d'affection ou un besoin d'amour?

J'ai eu beaucoup d'affection de mes parents et nous étions une famille très proche. Mais je pense que, même si on a beaucoup d'amour et que l'on vit dans un milieu privilégié, il y a toujours une partie de soi qui est en alerte, en attente, qui est solitaire et qui n'est pas nécessairement comblée. Je suis certaine que je fais ce métier pour aller à la découverte du monde, des êtres, des choses, des vibrations. Je suis comme un explorateur des émotions, des lieux et des sensations. Mais c'est d'abord et avant tout pour être aimée. C'est un besoin de recevoir ou de donner. C'est une aventure, un voyage. Sur scène encore plus.

— Après le Séminaire de Chicoutimi, quelle est votre évolution?

— *Un jour, il a fallu faire un choix, et essayer d'entrer à l'école de théâtre, donc de décider de notre vie. Nous nous sommes tous présentés la même année et nous avons tous été acceptés, sauf moi. Ça a été un choc, car au théâtre amateur ça allait très bien. C'était le rejet. Ça a été très dur. Je me suis dit: « Ils vont bien voir ». J'ai fait ma valise. Je suis partie à Montréal, prendre l'option théâtre, au Cégep du Vieux-Montréal afin de me représenter l'année suivante. Je les remercie de m'avoir refusée. Je pense que c'est de là que vient tout mon « drive ». Dans le fond, j'ai dû être terriblement blessée. Ma solution a été de foncer. Je crois que, dans la vie, on reçoit des briques sur la tête, alors il y a deux solutions: rester écrasée avec la brique sur la tête ou la prendre et construire avec. À partir de cette journée, c'est ce que j'ai décidé de faire. Je me suis mise à construire et ce qui a été bien, c'est que, la première année, au lieu d'avoir à vivre la compétition d'une école de théâtre, j'étais comme un papillon libre dans la grande ville. J'ai fait beaucoup de choses. Très peu d'études, mais beaucoup de théâtre. Je fréquentais les élèves du conservatoire quand même. J'ai un souvenir magique de ces années. L'année d'après, je me suis présentée et j'ai été acceptée. La première année où je me suis présentée j'étais trop dans ma coquille. Je n'avais pas réussi à démontrer, à mon audition, le tempérament qu'il y avait en moi, la volonté de réussir, l'imaginaire et le talent. J'étais trop intimidée. Une fille comme Marie Tifo est arrivée. Marie, c'était la tragédienne déjà à 18 ans et je ne faisais pas le poids. Mon physique ne m'aidait pas. Je n'avais pas encore joué au théâtre des rôles qui m'auraient permis de sortir de ma coquille. Les gens du théâtre amateur me donnaient des rôles en fonction de mon physique. Alors je jouais toujours les ingénues, les jeunes premières. Et Marie, elle, jouait les tragédiennes, les sorcières.*

Taureau de Clément Perron



— **Le physique n'a jamais dû être un empêchement dans votre carrière.**

— Non. Mon physique m'a beaucoup servi, mais ne m'a pas nécessairement donné, dans les dix premières années, les rôles que je ressentais intérieurement. Cordélia a été très importante pour moi. Je l'ai incarnée à 29 ans. C'est le rôle qui a marqué un changement dans ma carrière d'actrice et dans ma vie de femme. J'avais enfin un rôle à la mesure de mon talent. Surtout à la mesure de la femme que j'étais en train de devenir. Cordélia est désespérée, joyeuse, belle, troublée. Je pouvais enfin livrer ma vie intérieure. Pas seulement être une belle femme, mais aussi une femme tourmentée, une femme qui s'interroge, une femme qui souffre. À partir de **Cordélia**, tout s'est mis à se transformer, parce que je pouvais commencer à pouvoir choisir ce que j'avais envie de faire.

— **Durant l'année passée au Cégep du Vieux-Montréal, qu'est-ce qui s'est passé? Vous êtes-vous mise à des études plus profondes?**

— Non. Je me suis simplement mise à vivre. J'ai appris à m'appivoiser dans une grande ville, à vivre toute seule dans un appartement. J'ai tout découvert en même temps. Je suis passée finalement de l'adolescence à ma vie de femme. Ce fut une période très importante. Je suis contente de l'avoir vécue sans trop de pression. Dans une école de théâtre, il y a quand même de la pression. C'est très exigeant, car il y a de la compétition.

— **Quelles ont été les expériences les plus marquantes, les plus importantes durant cette période?**

— C'est là que je me suis fait mes meilleurs amis qui sont toujours là. C'est là que j'ai appris à travailler en équipe, les bases de ce métier, comme le respect des autres, être à l'heure, travailler avec acharnement jusqu'au bon résultat. Je pense que ça a été plus une école de vie qu'une école de théâtre. J'ai appris mon métier en le pratiquant. J'ai quitté le conservatoire avant la fin.

— **Vous arrivez au cinéma.**

— J'ai fait du cinéma très vite. J'avais 22 ans. J'ai commencé ma carrière à 20 ans avec une série qui s'appelait « La Petite Semaine », à Radio-Canada. Tout de suite, j'ai eu mon premier film qui était **Taureau** de Clément Perron, à l'O.N.F. Après **Taureau**, j'ai fait **Les Beaux Dimanches** de Marcel Dubé avec Richard Martin. Après, **Mourir à tue-tête**. Mais pendant quelques années, j'ai systématiquement refusé tout ce qu'on me proposait. On m'avait vu nue dans **Taureau**, et les propositions étaient inintéressantes. C'était la période du nu au cinéma québécois et ça ne m'intéressait pas. J'ai attendu et je suis revenue au cinéma avec **Mourir à tue-tête**.

— **Taureau était votre première expérience de cinéma?**

— Oui.

— **Comment ça s'est passé?**

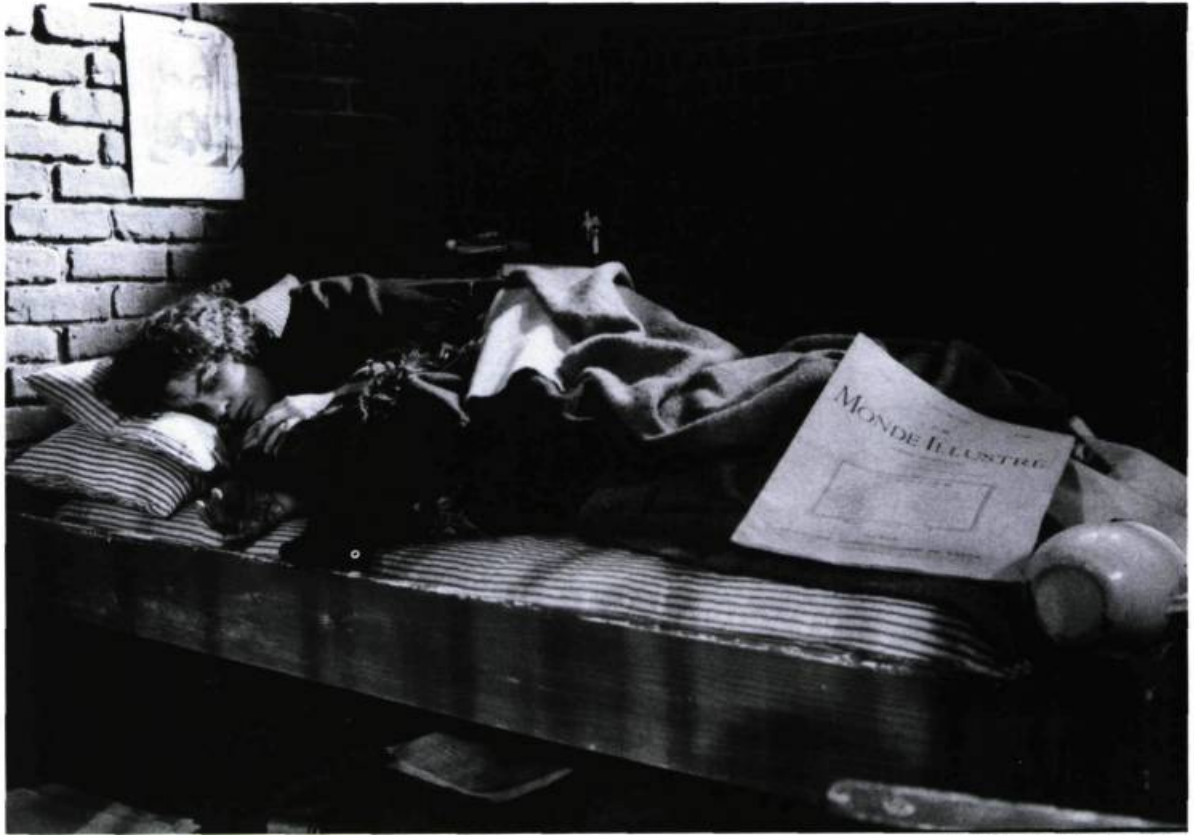
— Extraordinaire. Une grande aventure. Mon premier rôle au cinéma avec Monique Lepage, André Melançon. C'était un film vraiment québécois. Je découvrais la Beauce. On m'avait trouvée bonne, mais on accentuait davantage le physique que la qualité d'interprétation. C'est la raison pour laquelle j'ai accepté lorsque Anne Claire Poirier m'a proposé de faire le rôle de la comédienne qui raconte que l'on a voulu l'exploiter à ce niveau. J'ai dit oui pour **Mourir à tue-tête**, parce que c'était quelque chose dont je voulais parler. Après est arrivé **Cordélia**. Il s'était presque passé dix ans.

— **Pour vous, Cordélia est encore la meilleure expérience, une grande expérience. Plus que Mourir à tue-tête?**

— Oui. **Mourir à tue-tête** était uniquement une petite participation. Un retour. Travailler avec Anne Claire Poirier était formidable. Après **Cordélia**, j'ai fait **Les Fauves**, **Le Déclin de l'empire américain** et **Mes meilleurs copains**. **Cordélia** reste le grand personnage que j'ai incarné à l'écran. Et Bernadette, dans **Mes meilleurs copains**, elle n'est pas si loin. Mais elle m'a donnée suffisamment de matière pour créer un personnage qui était complètement à l'opposé de tout ce que j'avais fait auparavant. Ça a été un plaisir inouï d'interpréter Bernadette. En plus, elle avait des correspondances avec ce que je suis. Je suis chanteuse. C'est un personnage bien contemporain Bernadette comparée à Cordélia ou à Diane dans **Le Déclin**. Diane, c'est un personnage superbe, mais qui s'inscrit dans l'oeuvre de Denys Arcand. En tant qu'actrice, je n'ai pas vécu de grands moments à jouer Diane. Pour moi, ça a été très facile de l'interpréter. Ce qui a été bon pour moi dans Diane, c'est que c'était tellement une composition que les gens ont été complètement emballés. Ils disaient: « C'est incroyable qu'elle puisse avoir l'air aussi "straight", aussi éteinte. » La place que j'ai prise dans **Le Déclin** revient vraiment à Denys. Je n'ai pas de mérite à cela. C'est un excellent film avec de très beaux personnages et tellement bien écrit.



Les Beaux Dimanches de Richard Martin



Cordélia de Jean Beaudin

— **Il y a un mérite, celui d'entrer dans la peau du personnage?**

— *Oui, mais c'est mon métier. Je suis née ainsi; ce n'est pas difficile. Mais si je regarde un personnage comme Bernadette, c'était beaucoup plus laborieux. Le personnage n'était presque pas écrit. Quand on regarde le film, les gars parlent, mais elle ne dit presque rien. Jean-Marie Poiré disait: « C'est vrai que tu ne parles pas beaucoup mais, attends, tu vas voir que Bernadette a une présence incroyable. » Effectivement, je me suis rendue compte qu'il avait raison.*

— **Comment en êtes-vous venue à tourner *Mes meilleurs copains*?**

— *Les producteurs voulaient quelqu'un de Nord-Américain. Ils pensaient à une Québécoise et ils avaient vu *Le Déclin*. Ils avaient quelques noms en tête. Je ne correspondais pas physiquement au personnage de Bernadette. Ils avaient rencontré quelques comédiennes à Paris, dont Anne Létourneau, mais elle était un peu trop jeune pour le personnage qui s'échelonne sur vingt ans. Elle leur a dit qu'ils devraient me rencontrer. À Montréal, ils ont vu plusieurs comédiennes et chanteuses. Quand je suis entrée dans le bureau, pour eux c'était très clair que j'étais Bernadette. Ils me l'ont dit. Ils repartaient, le même soir pour Paris, et ils m'ont rappelé le lendemain pour me confirmer le rôle.*

— **Avez-vous passé des tests?**

— *Non. Une entrevue a été filmée pour le coproducteur.*

— **Vous avez reçu le scénario à Montréal?**

— *Non. J'avais lu le scénario avant de les rencontrer. Je l'avais beaucoup aimé et je savais que c'était un rôle que je pouvais faire. J'avais une vision un peu différente de la leur sur le personnage. Quand je leur ai dit comment je le voyais, ils ont bien aimé ma perception. Ils la voyaient dure, massacrée par la vie. Je la voyais comme Cindy Lauper, pas du tout diva. Pour qu'une grande star décide d'aller passer un week-end avec des gens qu'elle a connus vingt ans plus tôt, il faut qu'elle soit assez simple, spontanée, directe. En même temps, sa véritable beauté, c'est son énergie. Les copains sont tellement coincés et menteurs, qu'ils n'en reviennent pas. Ils sont complètement subjugués par Bernadette, parce qu'elle est vraie. C'est un très beau personnage et fort.*

— **Quand vous avez dit que vous la voyiez de telle manière, quelle a été la réaction de Poiré? A-t-il changé quelque chose?**

— Non, car il avait tellement écrit de textes pour Bernadette que ça devenait difficile. À mon avis, il y a un endroit où je ne suis pas d'accord. À la fin, je trouve que Bernadette aurait pu être un peu plus émotive, un peu moins par-dessus la jambe. Ils la voulaient comme ça. Je l'ai jouée comme ça. Ça c'est le côté Jean-Marie Poiré qui la voyait un peu dure et un peu au-dessus de tout. Moi je dis que même si tu es une star et que tu as une bonne « drive », tu restes quand même un être humain et une femme avec des émotions.

— **Vous arrivez en France? Comment êtes-vous reçue par vos collègues?**

— J'avais rencontré Jean-Marie Poiré et Christian Clavier environ une demi-heure. J'ai été très bien accueillie par Jean-Marie Poiré qui a été plus un partenaire qu'un réalisateur. Christian s'est admirablement occupé de moi. J'étais leur petite protégée. Ils croyaient en moi dur comme fer. Le producteur délégué a été charmant. Pour les autres, ce n'est pas la générosité qui les étouffait. Je les ai trouvés correct, sans plus.

— **Un peu prétentieux?**

— Pas prétentieux. Ce sont de bons acteurs, des garçons charmants, mais ils restaient entre eux. Je les trouvais un peu adolescents. Entre acteurs, on doit s'épauler. En trois mois, pas un seul ne m'a invitée à prendre un verre ou souper. Ou encore à rencontrer leur femme, leurs enfants. Ils n'étaient pas accessibles.

— **Comment êtes-vous entrée dans le personnage?**

— Durant les semaines de lecture, j'ai paniqué. Je ne dormais pas la nuit. Ils voulaient que je mette le texte en québécois, car il était écrit en français. Les deux journées de lecture, les gars étaient tellement distants que je n'arrivais pas à prendre ma place. Au bout de deux jours, j'ai convoqué le metteur en scène et je lui ai expliqué la situation. Christian a été formidable. Il m'a dit qu'ils étaient paniqués et que je leur faisais peur. Il m'a dit aussi de me servir de cette situation pour jouer Bernadette. Car Bernadette, c'est une star, elle en a rien à foutre des gars qu'elle a connus, il y a vingt ans. Je suis une actrice qui joue son personnage à 80% dans son costume. Je suis donc instinctive. Dès que j'avais mon costume, j'étais Bernadette. Ce personnage m'a énormément aidée à finir d'assumer ce que je suis physiquement: ma sensualité, ma sexualité, ce que je dégage. J'ai été obligée de jouer Bernadette pendant trois mois devant cinq gars. Lorsque je suis retournée pour la post-synchro, ils avaient tous vu le film, sauf moi. Ils sont venus à tour de rôle me voir personnellement pour me dire qu'ils me trouvaient bonne dans le rôle. J'ai trouvé ça bizarre car, en trois mois de tournage, je n'avais jamais eu aucun feed-back.

— **Ce n'était pas un truc à la Jean-Marie Poiré qui leur aurait dit d'être comme ça?**

— Non. Car Jean-Marie et Christian me prenaient à part pour me dire que j'étais très bonne. Non pour me sécuriser, mais parce qu'ils me trouvaient meilleure que les gars. Ils te le disent à toi seulement, car ça pourrait créer des jalousies.

— **Certains d'entre eux sont des acteurs très connus en France.**

— Oui. Et après? Quand je tourne un film ici avec des vedettes, ils n'ont pas d'attitude comme celle-là.

— **Il y avait un nu dans le film. La scène de la douche en flashback. Comment avez-vous accepté de faire cette scène?**

— C'est une doublure, comme pour toutes les scènes de nu.

— **Pourquoi une doublure?**

— Parce que je me sentais plus confortable ainsi. Surtout que c'était les premières journées du tournage et que je ne voulais pas faire de mise en situation. Je trouve ça difficile de se mettre nue devant une équipe de tournage, dès les premiers jours.

— **Ça a été accepté facilement?**

— C'était dans mon contrat avant que je parte de Montréal. J'ai demandé une doublure, mais on verrait sur place si on l'utiliserait ou pas.

— **Est-ce une pudeur ou un refus de tourner nue?**

— Ce n'est pas un refus de tourner nue. Ça dépend de ce qu'il y a à tourner.

— **On dirait que Taureau vous a traumatisée?**

Le Déclin de l'empire américain de Denys Arcand



— Non. Au cinéma, il est important d'envisager d'avoir une doublure. S'il y a des choses à faire qui vous rendent inconfortable ou qui sont délicates, il vaut mieux se servir d'une doublure.

— **Avez-vous rencontré des difficultés particulières dans le rôle de Bernadette?**

— Je suis très critique par rapport à mon travail. Je trouve que les deux scènes où Bernadette pique des crises sont trop longues. Ils les voulait comme ça. À la fin, quand elle se saoule et qu'elle parle de son mari, c'est Jean-Marie qui voulait qu'elle soit plus dure. Je n'étais pas d'accord.

— **Quelles ont été les grandes satisfactions?**

— C'est d'avoir joué un personnage si coloré dans ses émotions, dans son tempérament et dans son look. Je n'avais jamais joué un personnage comme ça.

— **Le film est sorti en France. Quel a été l'accueil qui lui a été réservé?**

— On a eu d'excellentes critiques. Vraiment très bonnes. L'assistance était convenable, mais le film n'a pas fait le nombre d'entrées du *Déclin* ou de *Bagdad Café*. Cependant, un bon succès de la part des critiques et du public. Je pense qu'il y a eu un manque dans la promotion. Aujourd'hui, un produit, il faut le vendre.

— **À la suite de ce rôle, d'autres gens du cinéma français vous ont-ils approché?**

— J'ai eu à lire deux scénarios qui devraient se tourner cet automne. Mais ils n'étaient pas intéressants.

— **Le fait de poursuivre deux carrières complexes et difficiles, des carrières qui demandent beaucoup ne vous désavantage pas?**

— Au Québec, je suis désavantagée dans ma carrière de chanteuse, car j'ai une carrière d'actrice qui va très bien et dans laquelle j'ai connu de grands succès. Je crois que le public québécois a beaucoup de difficultés à acheter la chanteuse. Le public l'aime bien, il aime la voir à la télévision, mais comme ils me connaissent dans toutes sortes de choses, je ne suis pas uniquement la chanteuse. C'est un problème pour moi. C'est pour ça que c'est si long pour avoir mon étoile au firmament de la chanson. Les gens me connaissent ailleurs et, j'ai fait davantage mes succès en tant qu'actrice qu'en tant que chanteuse. Je ne pense pas avoir le même problème en France, car on m'a vu dans *Le Déclin*, dans *Mes meilleurs copains*, mais je ne suis pas une vedette là-bas. Et peut-être que je deviendrai plus connue par la chanson que par le cinéma.

— **Comment Louise Portal entre-t-elle dans la peau d'un personnage?**

— Chaque personnage est différent et demande un plongeon différent. Je sais que je n'aborde jamais un personnage de façon mentale ou intellectuelle, mais toujours de façon physique, viscérale, intuitive et émotive. Pour *Cordélia*, j'ai vécu comme Cordélia. J'ai cessé de porter des pantalons, je m'habillais en robes longues; j'ai cessé de maquiller, bref, je suis vraiment descendue tranquillement dans l'univers de Cordélia. J'ai créé, dans ma maison à moi, le décor de sa maison à elle. Quand je suis arrivée sur le tournage, la transition était faite.

— **Pour Le Déclin?**

— Quand j'ai lu le personnage, je n'avais pas de référence. Un professeur d'université, je ne connaissais pas ça. Denys Arcand m'a fait visionner des bouts d'émissions de télévision faits sur des professeurs. Il m'a fait observer leur attitude très intellectuelle, très distancée. À un certain moment, il m'a dit: « Cette fille que tu regardes a l'air de rien, mais elle a baisé tout le monde au département. C'est ça que je veux. Tu ne seras pas belle, tu ne seras pas sexy, tout est caché. » Moi, je lui ai dit que le look serait important.

— **Pourquoi Denys Arcand a-t-il fait appel à vous?**

— Nous étions quelques actrices à auditionner pour le rôle. Denys m'a dit que j'étais la seule à avoir passé l'audition comme il la voulait. Les autres avaient mis une morale dans la scène, comme si Diane se faisait exploiter. Denys a écrit les personnages du *Déclin* à partir de gens qu'il a connus et il a fait une synthèse. C'est pour ça que le film a si bien marché, parce que les gens s'y sont reconnus.

— **Qu'est-ce que Louise Portal recherche ou regarde en premier chez un metteur en scène?**

— Quelqu'un qui est passionné par ce qu'il fait. Quelqu'un qui a le contrôle, qui est leader. Je pense qu'il faut être maître de soi pour être réalisateur de films. Il doit tenir l'équipe, les producteurs, le budget, l'oeuvre, la vision intérieure du film.

Mes meilleurs copains de
Jean-Marie Poiré



En ce sens, Denys Arcand est vraiment un très bon réalisateur. Il réussit tout ça. Il est d'une grande souplesse sur le plateau. Tout le monde l'adore. Il te laisse de la liberté, mais il amène quand même son oeuvre où il veut. Il ne s'éloigne jamais de son but et ce but est très précis. Il fait du cinéma d'auteur.

— **Est-ce que Louise Portal préfère qu'un metteur en scène la laisse libre complètement, ou qu'il la dirige?**

— *J'aime mieux qu'on me laisse libre et qu'on me laisse donner spontanément ce que je ressens. Je pense que c'est important que l'acteur livre le premier jet de ce qu'il a ressenti. Un vrai metteur en scène doit se servir de son acteur, pas le mettre dans un carcan. Un acteur a beaucoup à apporter à un metteur en scène. Sauf qu'il y a des metteurs en scène qui se prennent pour le nombril du monde et qui considèrent les acteurs comme des instruments. Un film, c'est le produit d'une équipe.*

— **Quelle est la différence entre Denys Arcand et Jean Beaudin?**

— *Jean, c'est un autre tempérament. Jean, c'est un poète, un artiste-peintre. Au lieu de faire des peintures, il fait des films. Il est plus émotif, moins intellectuel, très sensible. **Cordélia** était un film sensible. Comme **Cordélia** était souvent seule, mon partenaire était Jean. On a donc eu une communication très intense, extrêmement belle. J'ai adoré tourner avec lui. C'est quelqu'un qui aime les acteurs, qui est formidable avec son équipe. C'est vraiment un très bon réalisateur aussi. Il n'a cependant pas la même vision. Denys écrit ses scénarios, Jean adapte souvent.*

— **Vous avez aimé travailler avec Claude Gagnon pour le film *Larose, Pierrot et la Luce*?**

— *J'ai adoré travaillé avec Claude Gagnon. Je pense que c'est un vrai metteur en scène. C'est un samouraï, c'est un leader. Il est absolument épatant. Je retravaillerais avec lui n'importe quand. Il t'embarque dans un voyage inouï. Tu ne sais jamais où tu vas te ramasser. C'est un aventurier. C'est le Christophe Colomb du cinéma. Il se lance des défis. Je pense que Claude Gagnon est un excellent réalisateur qui va aller très loin.*

— **Est-ce que Louise Portal a des rêves cachés?**

— *Non. Mes rêves sont au grand jour. Je n'ai pas un rêve. Mes jours sont tous des rêves qui se réalisent. J'essaie de vivre ce que j'ai envie de vivre. J'essaie de vivre mes désirs, mes passions. Je vis au jour le jour. Je veux que ça continue.*

— **Louise Portal dit être une actrice très spontanée, très instinctive, mais elle semble aussi être très profonde. Quelle est la partie de spiritualité, de profondeur de l'actrice?**

— *Ça c'est là. C'est la lumière, la nature, la vie humaine, les émotions. C'est ce qui est important. Ce ne sont pas les choses que l'on achète. Tout ce qui était vrai, qui était là depuis des millénaires sont les vraies valeurs et c'est en train d'être détruit et remplacé par des éléments qui n'ont rien à voir.*

— **Est-ce que Louise Portal a aussi un côté militant?**

— *Je ne dirais pas que je suis militante; je suis humaniste. Ça peut transparaître dans mes propos, mais je ne suis pas une fille militante. La politique, ça ne m'intéresse pas.*

— **Des projets dans l'immédiat?**

— *Pas avant le printemps.*

Larose, Pierrot et la Luce de Claude Gagnon

